

Le conflit des pairs

> Entretien avec Xavier Pommereau, psychiatre.

Pour l'adolescent, les conflits de loyauté sont aussi une affaire de pairs dont l'influence se révèle, bien souvent, être la source de pratiques perturbatrices de l'ordre scolaire. De fait, les mots d'ordre de la bande de copains ne recouvrent généralement que très partiellement ceux de l'enseignant. Les pairs jouent toutefois un rôle essentiel dans le processus d'individuation du jeune. Ils constituent un socle d'identification dont l'absence peut générer de grandes souffrances. La situation d'un jeune «sous influence» peut être très perturbatrice, mais elle sera toujours moins problématique que celle d'un jeune rejeté par ses pairs. Tel est le message que nous délivre le psychiatre Xavier Pommereau, directeur du Pôle aquitain de l'adolescent au centre Abadie au CHU de Bordeaux et auteur de nombreux livres sur l'adolescence.

Avant de commencer l'entretien, il faut que vous me précisiez ce que vous entendez par conflit de loyauté car, en France, c'est une expression qui n'est pas forcément reconnue comme on pourrait en avoir le sentiment.

Le conflit de loyauté peut se définir comme un conflit intra-psychique né de l'impossibilité de choisir entre deux situations possibles, ce choix concernant le plus souvent les sentiments envers des personnes qui nous sont chères. Pour ce qui nous concerne, je souhaiterais vous entendre sur les conflits qui peuvent surgir chez les adolescents qui sont sous l'influence de leurs pairs*.

Oui absolument, mais c'était important que je vous pose cette question parce que, bien que je

comprenne ce que vous me dites, dans ma manière de présenter les choses j'interroge le concept même de loyauté. En effet, dès lors qu'un jeune suit un modèle, qu'il se montre conforme à un système, à une famille, à un environnement ou au contraire qu'il s'y oppose, il n'est pas forcément conscient de ce qui se passe dans ses agissements et son positionnement. Par conséquent, à mes yeux, le concept de loyauté présente un côté trop restrictif. Il ne prend en compte que ce dont le sujet peut avoir complètement conscience, alors que, dans mon travail et avec mes équipes, on essaye beaucoup de travailler sur ce que les jeunes mettent en acte et même en mots sans en avoir forcément conscience. Ils disent que c'est pour se soulager tout en exprimant autre chose sans avoir accès à ce que cette autre chose dit. C'est donc à nous de les aider à le comprendre un peu

* Propos recueillis par Julien Nève.

mieux pour, évidemment, qu'ils réduisent ce genre de conduite, voire qu'ils l'évitent. Or, dans la loyauté il y a l'idée de « respect d'une ligne ».

La loyauté ne peut-elle pas être également inconsciente ?

Oui, mais dans ce cas-là, le mot loyauté devient bizarre parce que la loyauté inconsciente fait appel à des concepts plus compliqués. Je ne sais pas si en Belgique l'expression est parfaitement repérée par tout le monde, mais, en France, si vous dites à des enseignants que vous allez faire un colloque sur le conflit de loyauté en milieu scolaire, nombreux sont ceux qui ne vont pas comprendre.

Comment dès lors nommeriez-vous le conflit de loyauté ?

Je parlerais de modèle et de conformité au pluriel, de rupture et de continuité, de soumission à un ordre ou de rébellion. Ce sera compris de manière plus directe à travers la soumission ou au contraire la rébellion par rapport à un modèle, un système, un dispositif.

Est-ce qu'il y aurait une spécificité adolescence par rapport à ce type de conflits ou ce type de soumission - rébellion ?

On aurait envie de répondre par l'affirmative pour la simple raison qu'à l'adolescence, on ne se construit pas tout seul, et que l'on ne peut pas être en opposition par rapport au système de valeurs familiales sans, dans le même temps, s'appuyer sur le conformisme à un autre groupe. C'est pour ça que le groupe des pairs est un peu comme une balance, c'est le poids qui vient équilibrer les manifestations de rupture, de désaccord et de prise de distances que l'ado manifeste vis-à-vis de son environnement direct. En effet, il ne peut pas le faire tout seul au risque de se retrouver totalement isolé. Par exemple, s'il se perce le visage de plusieurs manières et que c'est en soi une opposition au modèle de sa famille, il faut qu'en même temps ce comportement s'appuie sur une communauté de pairs qui partageraient les mêmes goûts, les mêmes valeurs. Si le jeune est trop isolé dans sa rébellion et qu'il se fait



contester par ses pairs, il va être en rupture à la fois avec son environnement familial et avec son environnement de pairs. L'exemple de l'homosexualité est sur ce point plus évocateur. Un certain nombre d'adolescents souffrent beaucoup de la question de l'homosexualité d'autant plus, évidemment, si leur groupe de pairs est homophobe, mais aussi, chaque fois qu'ils auront l'impression d'être rejetés par les systèmes auxquels ils participent tels que l'entourage familial, amical ou scolaire.

Les adolescents sont donc souvent pris dans ce type de problématique ?

Oui, et je pense que c'est pour cette raison qu'il faut vraiment attirer l'attention des membres des communautés éducatives sur le fait qu'un adolescent isolé de ses pairs, c'est un adolescent en danger.

Ado à fleur de peau. Ce que révèle son apparence

De Xavier Pommereau, Albin Michel, 2006.

L'ado est à fleur de peau : au sens propre, avec une peau qui trahit ses transformations et ses émotions ; au sens figuré, avec ses réactions épidermiques, ses sautes d'humeur et ses états d'âme. L'ado se cherche. Il travaille son image parce qu'elle véhicule son identité. Et de mille et une manières, il pratique l'écart vis-à-vis des parents qu'il juge irritants car trop proches. Hier homard sans carapace, l'ado se voit plutôt désormais en loup de mer aguerri, avec les marques attestant de sa traversée de l'adolescence, celles du look vestimentaire, comme celles qui s'incrustent dans la peau sous forme de piercing et de tatouage. Jusqu'à la scarifier vraiment, lorsqu'il souffre de blessures identitaires inavouées. Jusqu'à risquer sa peau. Au-delà de l'apparence, Xavier Pommereau explore ce langage de la peau, afin que chacun puisse discerner ce qui est normal et ce qui doit inquiéter. Il ouvre également

une réflexion sur la place de l'adolescent dans notre société du sujet où les rites de passage, rites d'intégration par excellence, ont disparu.



Cet adolescent pourrait en fait poser plus de problèmes qu'un adolescent turbulent du fait de l'influence de ses pairs ?

Tout à fait. Par exemple, une jeune fille obèse qui est toute seule dans la cour, qui n'a pas de copines, dont certains garçons se moquent, qui mange toute seule à la cantine dans son coin, c'est une jeune fille en danger. Or, elle ne va pas forcément être perçue comme telle, parce qu'on va plutôt avoir l'attention attirée par le garçon qui court et crie dans la cour, qui fait des bêtises et présente des troubles du comportement. Ces petits actes antisociaux vont davantage attirer l'attention que l'isolement d'un jeune par rapport à ses pairs. Or, comme je le répète souvent, un ado c'est comme une hirondelle et une hirondelle toute seule, c'est une hirondelle qui est malade. Un ado qui est tout seul, ce n'est pas normal.

Peut-on dire que, d'une certaine manière, les ados sont plus influençables que leurs aînés, ou qu'ils sont davantage sujets à l'influence de leurs pairs ?

C'est une bonne question à laquelle on a envie de très vite répondre oui, mais je ne suis pas

certain que cela soit vrai. Est-on plus influençable à l'adolescence qu'à l'âge adulte, je ne suis pas sûr. En revanche, on est sans doute plus vulnérable dans la mesure où l'adolescent a impérativement besoin de se trouver, d'avoir le sentiment d'appartenir à un groupe, à un mouvement. Il peut donc avoir, sans en être complètement conscient ou sans vraiment l'avoir cherché, ce qu'on appelle des mauvaises fréquentations. Il suffit de fouiller dans nos propres souvenirs d'adolescence pour le vérifier. Ainsi, quand j'étais adolescent, avec une petite bande d'amis, garçons et filles, nous avons, un jour, rencontré un jeune homme d'une vingtaine d'année qui nous a invitées en discothèque en nous disant qu'il paierait toutes nos entrées. Est-ce que je trouvais cette proposition suspecte ? Pas le moins du monde ! Complètement naïfs, nous avons tous été au rendez-vous. Dans la soirée, il invite une de nos copines à danser et on comprend alors qu'il avait un intérêt particulier pour elle. Un peu plus tard, un de mes amis constate que notre bienfaiteur a laissé sa veste sur un siège et aperçoit quelque chose de brillant qui dépasse. En s'approchant, il comprend que ce quelque chose n'est autre que la crosse d'un revolver. Réalisant que nous sommes avec un bandit, nous fuyons la discothèque. J'ai gardé ce souvenir très présent en m'occupant ensuite d'adolescents. En effet, par rapport à ce bandit, on peut dire que j'ai été d'une totale loyauté, ce qui me fait dire qu'à l'adolescence nous sommes non seulement influençables, mais aussi de véritables proies. Je crois que c'est précisément ce genre de comportement qui est typiquement adolescent. Face à cela, si je parle de l'adolescence avec des adultes, je dis toujours que quand l'ado demande qu'on « le lâche », qu'on arrête d'être tout le temps sur son dos à l'épier, à le surveiller, à contrôler ce qu'il fait, il dit toujours implicitement : « *Mais surtout ne me laissez pas ! Parce que si vous me laissez, je suis perdu, je ne sais pas moi-même déterminer ce qui est bon ou mauvais. Je crois pouvoir le faire mais, en fait, je ne le fais pas bien !* »

N'y a-t-il pas toutefois des adolescents chez qui l'influence des pairs prend le dessus ?

Oui, et c'est de ceux-là dont il faut se préoccuper dès lors qu'ils sont dans la rupture vis-à-vis des

adultes et des systèmes de référence auxquels ils ont coutume de s'accrocher. Celui qui dit: « *Moi je veux faire ma route tout seul, je veux me déchirer la tête ou en finir avec ma scolarité pour ne plus être avec les autres* », exprime en fait une grande souffrance, mais de manière implicite. Et il faut absolument s'en préoccuper, essayer de comprendre avec lui pourquoi il a vécu ce type de rupture. Toutefois, les raisons sont à découvrir car l'adolescent ne pourra pas les expliciter par lui-même. Ainsi, la petite jeune fille que je vais voir après notre entretien est rentrée chez nous à la suite d'une tentative de suicide aux médicaments. Au départ, elle a justifié son acte en évoquant son mal-être, le fait qu'elle broyait du noir. Quelques jours plus tard, elle nous a révélé qu'elle avait été abusée par cinq garçons et que ce souvenir traumatique la hantait. Elle n'avait pu en parler à personne. Elle avait même croisé son agresseur au centre-ville, sans rien pouvoir lui dire. Voilà l'exemple d'une raison, d'un motif traumatique qui a conduit cette jeune fille à un point de rupture tel qu'elle a imaginé pouvoir se suicider, et ce alors même qu'elle a été victime. Le fait de pouvoir parler de ce qui lui était arrivé l'a considérablement soulagée.

Selon vous, quels comportements doivent adopter les enseignants et les adultes en général par rapport aux conflits de loyauté ?

Pour simplifier les choses, il faut d'abord distinguer les véritables actes de rupture des extravagances adolescentes, c'est-à-dire l'ensemble des écarts de conduite, des bêtises, des attitudes qui ne sont pas recevables, mais dont l'ampleur, l'intensité et la répétition ne sont pas synonymes de gravité ou de souffrance. Les actes de rupture ne recouvrent pas du tout la même chose. Ils sont marqués par l'intensité, la répétition, et le cumul des formes. Le jeune qu'on retrouve en coma éthylique, qui brosse régulièrement l'école, qui se scarifie, qui peut ne pas donner de nouvelles pendant trois jours ; bref, qui est dans des ruptures fréquentes, répétées et intenses, est un jeune en difficulté. Il ne faut pas le laisser tout seul, car il va continuer à s'enfoncer dans la rupture. En fait, tout se passe comme si, en donnant des manifestations de ruptures visibles, il était

dans une sorte d'attente inconsciente pour qu'on le repère et qu'on lui dise: « *Viens nous parler, car ça ne va pas du tout. Te voir tous les samedis le nez dans ton vomis, ce n'est pas possible* ». Et il ne faut pas juger ce jeune mais lui faire passer le message que s'il est en rupture, c'est qu'il va mal, car la rupture signale la souffrance. Il faut donc tenter de l'amener à parler de ce qu'il ressent, de la manière dont il voit les choses et de ce que lui-même comprend des ruptures qu'il est en train de vivre. Contrairement à ce qu'on croit, les jeunes ont accès à ce genre de choses dès lors qu'on ne les juge pas. À leurs yeux, l'insupportable c'est qu'on leur dise: « *Voilà, il ne faut pas faire ça, ce n'est pas bien* ». Il vaut mieux faire observer que, pour nous, il n'y a pas vraiment de différence entre un coma éthylique et une scarification au bras, qu'il s'agit dans les deux cas de se blesser, de rompre. On rompt dans sa chair à l'aide de scarifications, on rompt dans sa tête par le coma éthylique. Les jeunes sont très sensibles à ces mises en perspective de conduites apparemment très différentes. Généralement, elles ne sont pas interprétées de la même manière. On va avoir tendance à banaliser le coma éthylique en considérant simplement que le jeune a fait la fête de manière un peu trop excessive. En revanche, celui ou celle qui se coupe sera plus facilement considéré comme n'allant pas très bien. Or, ces deux conduites sont du même degré de gravité.

Pensez-vous qu'à l'école ce rôle de « prévention » est du ressort des enseignants ?

Les enseignants ne peuvent pas être au four et au moulin. Ils ne peuvent pas à la fois donner cours et repérer les ados qui vont mal. Il faudrait prévoir des personnages d'articulation, des membres du personnel éducatif qui ne sont pas chargés de faire de l'enseignement mais qui sont là pour recevoir ceux qui ne vont pas bien. Par exemple, si un enseignant constate qu'un élève est manifestement sous l'emprise de l'alcool ou du cannabis, il faudrait qu'il puisse facilement adresser ce jeune à un professionnel à qui reviendrait la charge, au sein de l'école, de faire une évaluation de ce qui s'est passé. À l'issue de l'heure de cours, l'idéal consisterait à pouvoir

dire à l'élève quelque chose comme : « *Je vois que tu es arrivé une fois de plus en état d'ébriété à mon cours. Or, je ne peux pas recevoir des élèves dans cet état. Il faudrait peut-être que tu en parles à quelqu'un. Tu peux, par exemple, aller voir un tel ou un telle qui sont dans l'établissement. En tout cas, sache que je ne te reprendrais pas en cours tout de suite parce que tu n'es pas en état* ». En d'autres termes, il faut que l'enseignant puisse s'appuyer sur d'autres professionnels pour éviter d'être coincé entre le fait d'enseigner, ce qui implique de faire acte d'autorité, et la compréhension de la souffrance.

Mais, parfois, ce sont tout de même les enseignants que les jeunes choisissent d'investir ?

Dans ce cas, ils peuvent être une courroie d'articulation et, en dehors du cours, dire à l'élève : « *Tu m'as parlé de que tu as vécu et j'en prends acte, mais il ne faut pas que cela reste entre nous, tu dois maintenant pouvoir en parler avec la personne de référence* ». Ce qu'il faut absolument éviter, c'est de laisser le prof gérer cela tout seul.

N'est-ce pas précisément ce qui cloche actuellement dans le système d'enseignement ?

Je pense effectivement qu'on laisse trop les enseignants seuls face à leurs responsabilités. Ils doivent être sur tous les fronts à la fois. Or, on ne peut pas avoir une classe de 25 ou 30 élèves à qui on tente de délivrer une leçon sur un sujet bien particulier et, dans le même temps, repérer que trois ou quatre élèves sont en détresse et nécessitent de ce fait une prise en charge spécifique. Par ailleurs, il faut aussi savoir que si tous les élèves ne se soulent pas et ne fument pas du cannabis, tous sont extrêmement sensibles à l'attitude que nous, adultes, avons vis-à-vis de ceux d'entre eux qui vont mal. Ils savent très bien que ce n'est pas normal ni convenable de venir au collège avec une bouteille de vodka. Et au-delà du fait que celui ou ceux qui ont adopté ce genre de comportement doivent bénéficier d'une réponse de l'institution dénotant à la fois une reconnaissance de leur souffrance et une sanction par rapport à une transgression grave (introduire

de l'alcool ou de la drogue en milieu scolaire), il faut bien comprendre que cette attitude de fermeté sera perçue comme une attitude d'apaisement par l'ensemble des élèves. Tout le monde est très sensible à la manière dont on va gérer un élève qui titube, voire qui se lève en classe en étant manifestement à côté de la plaque. L'attitude adoptée par les adultes est signifiante tant pour le jeune concerné que pour tous ceux qui observent. Les ados sont très observateurs de la façon dont on les traite. Plus on est cohérents dans nos attitudes, plus on les rassure.

Jusqu'ici nous avons évoqué les conflits de loyauté en rapport avec l'influence des pairs. Dans votre pratique, avez-vous été confronté à des conflits liés aux différences entre un milieu familial populaire ou précarisé et le milieu scolaire ?

J'ai l'impression que la différence que vous évoquez est, d'une certaine manière, un alibi que l'on se donne. On le voit très bien dans notre service où se rendent des jeunes issus de tous les milieux. Bien souvent, une fois la porte franchie, ils arrêtent de parler le langage des banlieues. Ce qui montre bien qu'il y a quelque chose de l'ordre du jeu de rôle, de l'appartenance à un groupe. Des attitudes telles que le port de la casquette à l'envers ou de la capuche ont essentiellement pour fonction de provoquer. En conséquence, je crois qu'il ne faut pas tomber dans le panneau et imaginer qu'il vaut mieux autoriser les capuches dans l'enceinte de l'école. Il ne faut pas surestimer ou surévaluer l'importance de ces travers de l'environnement. On oublie trop souvent que les jeunes sont très observateurs et souvent très malins et capables de comprendre que l'école ce n'est pas comme à la maison ou comme dans le quartier. Il n'y a pas besoin de donner des heures de cours là-dessus pour le comprendre.

Il y a tout de même les cas de jeunes qui arrivent à l'école le jour de l'examen et sont victimes de trous de mémoire comme si, inconsciemment, le fait de réussir allait faire honte à leur famille.

Je pense que c'est du « surjoué » et que, d'une

certaine façon, ce n'est pas vraiment de ça dont il s'agit. Mon expérience me fait dire qu'il s'agit bien souvent d'une explication que les adultes vont trouver, mais qui ne revêt pas la même importance dans la tête de l'adolescent. À mon sens, ce qui compte, c'est qu'on ne baisse pas les bras vis-à-vis du jeune, victime d'un trou noir le jour de l'examen. Il faut absolument en reparler avec lui, voir comment il comprend les choses, comment il décode cela, le resoumettre à des examens, de manière à ce qu'il comprenne aussi qu'on ne peut pas traverser la vie sans examens. On peut l'aider, l'assister, mais imaginer qu'il ne sait rien faire et va quitter l'école parce qu'en définitive, il ne peut pas dépasser son père, pauvre chômeur, voilà ce qui serait grave. On aurait alors l'impression de ne plus pouvoir être actif. Or, il importe d'y croire pour que ça marche, et ce quel que soit le système auquel on se réfère. Ainsi, dans notre service, nous croyons beaucoup à la psycho-dynamique, autrement dit à la place de l'inconscient dans les actes. Cela dit, mes collègues qui sont plutôt cognitivo-comportementalistes, ont exactement les mêmes résultats que nous. On ne peut pas dire qu'il y a un système qui prévaut sur l'autre. Ce qui compte, c'est que les équipes, qu'elles soient soignantes ou éducatives, soient cohérentes dans leurs croyances. Soit on croit qu'on peut les sortir d'affaire et, partant, on va effectivement en aider un certain nombre, le plus possible, soit on y croit plus et on est alors démobilité, démoralisé; du coup, on risque de lâcher l'affaire. Dans le milieu enseignant, ce phénomène est d'autant plus à prendre en compte qu'on est dans une période où l'école est énormément attaquée, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur. Actuellement, de nombreux membres de la communauté éducative se sentent eux-mêmes dévalorisés et démobilités, ce qui n'est pas sans conséquence pour le devenir des jeunes. C'est un aspect important de la problé-

Ados en vrille, mères en vrac

Xavier Pommereau, Albin Michel, 2010.

En vrille. Les ados le sont devant nos yeux lorsqu'ils titubent et balbutient, ivres d'alcool et de drogue, ou qu'ils « pètent les plombs » sans raison, s'automutilent les bras, ne décrochent pas de leurs jeux vidéo, ou se rêvent en squelettes ambulants refusant de toucher à leur assiette.

En vrac. Les parents le sont d'assister à un tel désastre. Ils ont souvent le sentiment d'être incapables d'amortir la chute, eux qui ont tant misé sur l'envol prometteur de leurs enfants devenus ados. Parce qu'elles les ont portés ou investis comme leur propre chair, les mères ressentent encore davantage cette impuissance qui, littéralement, leur déchire les tripes. Surtout lorsqu'elles se sentent très seules pour gérer la situation, ou qu'elles traversent elles-mêmes une zone de turbulences personnelles. Qu'en disent-elles ? Comment les aider à faire face ? Xavier Pommereau a rencontré six mères dont il restitue ici le témoignage au plus près de leur vécu. Il apporte à chacune un éclairage précis susceptible de leur ouvrir des voies de dégageant et d'éviter ainsi le pire. Un ouvrage-vérité dont les nombreuses clés peuvent profiter à tous.

matique qui nous occupe : *comment soutenir les membres de la communauté éducative pour qu'ils y croient, qu'ils aient envie et qu'ils croient que c'est possible de sortir un élève de son marasme, de sa phobie ou de ses angoisses, parce que s'ils n'y croient plus, malheureusement, quelle que soit l'offre, elle ne va pas bien fonctionner.*

À ce niveau-là, les temps ne sont effectivement pas très bons

Non et on se doit, dès lors que l'on est en charge de responsabilités, de veiller à s'opposer à ce genre de dérives. Actuellement, c'est un enjeu tout à fait majeur pour l'aide aux jeunes. ■

